



**Syria**  
Archéologie, art et histoire  
**Recensions | 2016**

---

## Philippe BOISSINOT, *Qu'est-ce qu'un fait archéologique ?*

Johnny Samuele Baldi

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/4390>

DOI : [10.4000/syria.4390](https://doi.org/10.4000/syria.4390)

ISSN : 2076-8435

### Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

### Référence électronique

Johnny Samuele Baldi, « Philippe BOISSINOT, *Qu'est-ce qu'un fait archéologique ?* », *Syria* [En ligne], Recensions, mis en ligne le 01 janvier 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/4390> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.4390>

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Presses IFPO

---

# Philippe BOISSINOT, *Qu'est-ce qu'un fait archéologique ?*

Johnny Samuele Baldi

---

## RÉFÉRENCE

Philippe BOISSINOT, *Qu'est-ce qu'un fait archéologique ?*, Paris, EHESS, 2015, 21,5 x 14 cm, III +367 p., 20 fig., ISBN : 978-2-7132-2503-1.

- 1 S'il n'y a jamais eu, au sein de la recherche francophone, de véritable engouement pour les réflexions théoriques la concernant, l'archéologie, suite à l'usage métaphorique que Michel Foucault en a fait, est désormais associée à un nombre grandissant de spéculations n'ayant rien d'archéologique. C'est par un ouvrage très riche que Ph. Boissinot prend le contrepied de cette tendance pour apporter de la justesse dans les interrogations épistémologiques. L'auteur mène une réflexion à la fois décomplexée et humble, où le tableau des moyens et des connaissances archéologiques émerge grâce à un réseau exceptionnellement vaste de contacts avec d'autres sciences (sociales et dures), mais aussi – voire surtout – en raison d'une définition claire des limites empêchant l'archéologie de devenir un savoir flou. Comme la bibliographie le montre, il s'agit d'un débat largement anglophone, mais que l'auteur ancre profondément dans la réalité des sciences sociales françaises, à la fois sur le plan de l'histoire de l'archéologie (p. 18, 290-297), de la sociologie des sciences (p. 66-75) et des discussions récentes en France (en citant largement des archéologues comme J.-P. Demoule, F. Giligny, F. Djindjan ou L. Olivier). Le but ultime de l'ouvrage est de rapporter les problématiques épistémologiques à une dimension tangible (à savoir proprement archéologique) sur la base de questions très concrètes. C'est une *reductio ad minima* fondée sur une analyse minutieuse et une synthèse sobre et incisive.
- 2 Dès le début, tous les concepts sont abordés en mobilisant leurs définitions ontologiques (p. 22), en évaluant leurs formulations dans le langage (p. 78), ainsi que leurs déclinaisons méthodologiques (p. 89) et applications pratiques (fig. 11). La

conséquence est le passage (ou plutôt l'« embrayage » — fig. 6, p. 79, 127) entre deux questions fondamentales — « qu'est-ce qu'il y a ici ? » et « que s'est-il passé ici ? » — de sorte à souder les dimensions spatiale et temporelle de l'archéologie. L'effort théorique découle de cette dynamique cognitive (chap. I-VI), pour en mesurer ensuite les conséquences sur le plan interprétatif et épistémologique (chap. VII-XII).

- 3 Pour ce faire, les deux premiers chapitres constituent une longue introduction visant à préciser les outils mobilisés et l'étendue de la pratique archéologique. Ainsi, en abordant la notion de site archéologique selon la catégorie ontologique d'« agrégat » (p. 23), se précise l'échelle (mésoscopique) choisie pour la réflexion, qui se situe sur un plan intermédiaire entre une focale microscopique (datations  $C_{14}$ , analyses des matériels, etc.) et macroscopique (études régionales ou environnementales). Cet ancrage sert, d'ailleurs, d'indispensable point de départ devant une « archéologie » qui apparaît dans l'Antiquité classique comme un terme aux significations variables et finit par constituer, aujourd'hui, un domaine ouvert au passé récent, aux contextes ethnologiques et à des usages métaphoriques de matrices psychologique ou foucaldienne.
- 4 Dans les chap. III-V, ce champ apparemment insaisissable est balisé grâce à l'examen de ses méthodologies spécifiques. La stratigraphie, les relations chrono-spatiales entre sites, la prospection, la typologie, le raisonnement analogique, ainsi que les éléments de preuve sur ce qui est vrai ou faux, participent à une mise en récit. Rien n'est présenté comme un acquis ou une évidence. Le questionnement épistémologique et le souci didactique s'entrecroisent : les termes techniques et les concepts employés sont marqués en italique et font toujours l'objet de reconstructions critiques de leur histoire, ainsi que d'exemples savants ou issus du quotidien. Ainsi, pour illustrer les mécanismes de l'analogie (p. 152), leur potentiel informatif et leurs limites, Aristote, C. S. Pierce, G. W. Leibniz, P. Veyne ou J.-C. Passeron sont cités au même titre que le parallélisme entre les phases de la vie humaine et les saisons. Une fois les pratiques archéologiques analysées dans leur fonctionnement et leur raison d'être, le chap. VI se penche sur les différentes orientations théoriques (processualiste, post-processualiste, contextuelle, sans oublier les positions de J.-P. Demoule, F. Djinnjan et les « systèmes experts » de J.-C. Gardin).
- 5 À partir du chap. VII, les principes théoriques commencent à être testés dans le cadre de reconstructions visant à identifier des acteurs sociaux derrière les vestiges archéologiques. Il s'agit d'abord de sujets individuels, auxquels des critères rationnels, ou de cause à effet, peuvent être appliqués pour des comportements comme ceux organisés selon des chaînes opératoires. Ensuite (chap. VIII-IX), il est question de sujets pluriels, agissant dans des contextes religieux ou « identitaires », dont les aspects immatériels tendent à échapper aux seuls moyens de l'archéologie. Les principes de la méréologie, largement discutés dans cette section, sont aussi au centre du chap. X, où l'archéologie dans l'espace est abordée en fonction des possibilités de reconstruire les limites — physiques ou culturelles — entre territoires, niches écologiques ou entités sociales. Dans les deux derniers chapitres, cette réflexion conduit à l'analyse des possibilités et des modalités de reconstituer l'histoire des collectifs définissables par des limites. En fonction de trois typologies essentielles d'indices — traces, images ou textes, considérés autant dans leurs spécificités que dans leurs superpositions potentielles — préhistoire, protohistoire et histoire sont caractérisées en tant que périodes/sous-disciplines de l'archéologie (p. 304). Celle-ci finit donc par être définie

non seulement dans ses frontières épistémologiques externes mais aussi par ses partitions internes.

- 6 Or un schéma sommaire ne saurait restituer qu'une image partielle d'une réflexion à la fois complexe et utile. L'auteur privilégie les descriptions minutieuses, sans renoncer à citer J. L. Borges et à utiliser des formules dignes de celui-ci (« la littérature ancienne est un naufrage », pour évoquer les corpus fragmentaires et incomplets de l'Antiquité, p. 34, ou « poubelles de l'histoire » pour qualifier un certain aspect du site-agrégat, p. 316). P. Boissinot a d'ailleurs montré depuis longtemps que l'analyse littéraire peut profiter à l'épistémologie de l'archéologie (« La maison brûlée. Document et écriture archéologique », *Agone* 1, 1990, p. 29-49). De même, il a souvent recours à l'ironie (la « recherche de l'âme sœur sur Internet » pour indiquer les risques des attributs collés sur les acteurs du passé, p. 218, ou « les prouesses des céramologues », tout en spécifiant que la céramique se contenterait de « suggérer vaguement des échanges ou le goût d'un consommateur », p. 313, et malgré l'ironie, il faudrait le rassurer sur la valeur documentaire des céramiques). La validation pratique des théories formulées par des cas d'étude spécifiques empêche tout risque de déconnexion entre spéculations et données du terrain. Ainsi, les possibilités de mise en récit des contextes archéologiques sont mesurées à l'aune de la fouille de Roquepertuse (p. 142-144), tandis que la critique magistrale de la notion d'« identité » en pré- et protohistoire — thématique chère à l'auteur — est mise à l'épreuve face à la peuplade des Élisyques.
- 7 En général, sans l'explicitier de façon abrupte, l'auteur prend le parti épistémologique d'une archéologie qui soit sémiologie de la culture matérielle. Il est alors tout à fait compréhensible que, même en ayant fait le choix de mobiliser davantage l'ontologie que la logique, cette dernière occupe toujours largement la scène. Preuve en est la convergence, dans la section relative aux textes (p. 257-259), de plusieurs des raisonnements menés par l'auteur. La notion de « traduction » entre traces matérielles et expressions linguistiques y est abordée sans aucune allusion à M. Callon, J. Law ou B. Latour (Actor-Network-Theory comme sociologie de la traduction), mais plutôt en faisant référence (de façon toujours appropriée) à des notions booléennes et à des logiciens tels G. Frege, B. Russel ou C. S. Pierce. Étant donné ce choix épistémologique de fond, on pourrait presque regretter que la formulation logique de certaines idées passe si souvent par un tournant linguistique plutôt que par une formalisation plus mathématique.
- 8 C'est un sentiment de léger décalage que l'on peut également ressentir face à d'autres partis pris. Par exemple, une fois établie la vision de l'auteur, se rattachant aux sciences cognitives et n'appréciant guère les tendances « symétriques » en archéologie (p. 112, n. 15), son scepticisme face à la possibilité d'accéder aux « choix » caractérisant les chaînes opératoires apparaît — justement sur le plan cognitif — quelque peu trop net. Sa critique des analyses portant sur les choix des matières premières (p. 182) se fonde sur des arguments valables, mais qui ne peuvent pas être élargis à d'autres passages de la chaîne opératoire. Ainsi, face à deux manières différentes de façonner des poteries identiques en tout et pour tout, il est plus difficile d'infirmier la possibilité de reconnaître des choix traditionnels et arbitraires. Cependant, il ne s'agit pas là de critiques, mais plutôt de la preuve de la vertu principale de cet ouvrage. En effet, il s'agit non seulement d'un travail clair et précis, qui réussit pleinement dans son effort épistémologique, mais aussi d'un texte qui invite au débat. L'archéologie en sort non pas comme une simple pratique, mais surtout comme une discipline, avec des racines

culturelles, des règles, des aspects controversés, des limites à tester et de formidables perspectives de développement.